

## Le fermier Saül, l'épicière et le cheval

*A Judith et Itzhak Varsat*

- J'ai un problème, me dit Monty, avec son inimitable accent anglais.
- Viens dans mon bureau et explique-moi ça.
- Un instant, c'est l'heure de mon thé. Le temps de le préparer et j'arrive.

Monty, fils de fermiers, maîtrise de sociologie de l'université d'Édimbourg, dirige le service social de notre unité d'hospitalisation à domicile de l'hôpital d'Afula. Épaisse tignasse, avec quelques fils argentés, grosse moustache, sourcils épais, larges épaules, thorax puissant, pas un brin de ventre malgré la cinquantaine. Des jambes courtes, en cerceaux. A le voir et à l'entendre, on a envie de lui mettre un stick à la main, de lui passer une tenue de major de la défunte armée des Indes, de le faire monter sur un cheval et d'entonner la marche des lanciers du Bengale.

Le problème ne doit pas être simple, car, chose rare, il semble énervé. En témoigne la couleur du thé, qu'il n'a même pas pris le temps de le laisser infuser à point. Il pose le verre sur mon bureau (ah ! où sont les tasses d'antan ?) et commence :

- Il y a quarante-cinq ans, deux sœurs ont épousé le même jour deux frères...

Quand Monty présente un cas dans nos réunions hebdomadaires, on a toujours l'impression qu'il entame un conte des mille et une nuits. Mais quand il s'occupe d'une affaire, mon Dieu ce qu'il peut être efficace ! Il fait son travail comme il faisait il y a trente ans celui du demi de mêlée dans l'équipe de rugby de l'université d'Édimbourg.

- L'un des couples s'est installé dans le bourg ; ils avaient une épicerie. Le deuxième couple a préféré cultiver la terre et ils ont repris la ferme familiale après avoir payé sa part au frère épicier. Dans la ferme, quelques vaches, un poulailler, une culture maraîchère. Deux fois par semaine, Saül, le fermier, emportait au marché les légumes frais dans sa carriole, attelée d'un cheval gris. Tout le pays connaît depuis des années le père Saül, sa carriole et son cheval gris. L'épicier est mort il y a cinq ans. Sa femme a vendu l'épicerie et elle est allée s'installer dans un H.L.M. en face de la ferme. Pas trop longue, mon histoire ?...

- Non, non, continue.

– Si je m'étends, c'est que tout cela me paraît important pour comprendre la suite et trouver la solution juste. J'ai fait une enquête approfondie et il faut que j'insiste sur quelques détails. L'épicière est restée toute sa vie sur sa haute chaise rembourrée, devant le tiroir-caisse. Son mari, le frère de Saül, se coltinait les gros sacs de sel, de sucre et de légumes secs, servait les clients, balayait, rangeait – en bref, faisait

tout le boulot. Elle, elle comptait les sous. On dit en ville que son matelas est bourré d'obligations indexées. Ça, je n'ai pas pu le vérifier.

« L'autre sœur ne sait pas ce que c'est que l'argent. Son domaine, c'est la maison, le poulailler, et surtout l'étable : ce qu'elle préférait, c'étaient les vaches. Il y en avait vingt, des hollandaises. Tout le quartier venait chercher le lait et les œufs à la ferme. Saül, lui, c'était le travail de la terre, la comptabilité, les sous et son cheval. Il aimait la terre. Chaque fois qu'il pouvait racheter un *dunam*<sup>1</sup>, il était prêt à le payer au double de sa valeur, à condition qu'il soit adjacent à la ferme.

« Voilà cinq ans que l'épicière est installée en face de la ferme et, de sa fenêtre, elle la surveille toute la journée. Dès qu'elle voit venir l'heure du repas, elle prend son assiette et son couvert et va rejoindre les fermiers pour manger avec eux. En arrivant, elle leur dit : “ Quand il y en a pour deux, il y en a pour trois. Moi je suis trop fatiguée pour faire la cuisine. J'apporte mon couvert, parce que toi, ma petite, tu ne sauras jamais faire la vaisselle proprement.”

« Il y a un an, elle s'est mis en tête de leur faire vendre la ferme à un entrepreneur, pour y construire des H.L.M. “ Avec tout l'argent, on va acheter des actions, qui vont monter bientôt, monter, monter... bientôt, monter ! ” Bien sûr, Saül ne veut pas en entendre parler, mais sa femme, qui a toujours eu peur de sa sœur, est presque prête à signer.

« Il y a trois semaines, on a hospitalisé Saül : le cœur. Il est sorti depuis une semaine, et tu dois aller le voir demain à la maison – j'ai vu ton plan de travail. Il fallait que tu saches tout ce que je t'ai raconté avant d'y aller.

– Je ne comprends pas où est le problème. Nous n'allons tout de même pas nous mêler de la vie privée des gens !

– Justement !

– Comment, justement ?

– L'épicière, pour avoir le champ libre, a convaincu la sœur qu'il fallait faire rentrer le vieux dans un hospice. Les deux femmes vont te demander de l'y faire admettre ; sans ta recommandation, ça ne marchera pas.

– Nous en reparlerons quand j'aurai « reniflé » la maison. Tu viendras avec moi, Monty, et nous prendrons aussi Carmela, l'infirmière du dispensaire, qui connaît bien tout le quartier.

\*\*\*

La ferme, entourée sur trois côtés par des H.L.M. La route de Nazareth borde le quatrième côté ; au-delà, les champs de la vallée de Jezréel. Les annexes des deux grandes bâtisses ainsi qu'une petite,

---

<sup>1</sup> Un *dunam* = 1000 mètres carrés.

tout comme l'habitation, sont dans un état de complète décrépitude. Par une porte entrouverte, on voit une carriole à deux roues, remplie de cageots, les brancards posés par terre. Un petit fouet est tristement planté à côté du siège, le fer d'un ressort pointe à travers le cuir. Seuls des arbres, une trentaine, peut-être une quarantaine – orangers, citronniers, mandariniers, tout verts et chargés de fruits en ce mois de décembre – donnent à cet ensemble délabré un air un peu pimpant, rafraîchissant.

Cependant, à l'intérieur de la maison, quand on ne voit plus les arbres, c'est immédiatement la grisaille. D'après les fissures du plafond, on identifie les pièces qui ont été rajoutées au fil des ans. A droite, le salon, où l'on devine sous des toiles de bâche des fauteuils et une banquette. Dans une pièce au fond, deux lits défaits. A gauche, la cuisine, avec un réfrigérateur, défraîchi, mais un vrai « frigidaire », ventru. Manifestement, il était déjà là à l'époque du mandat britannique. Deux chaises, une table tout encombrée d'assiettes et de casseroles, l'évier plein de vaisselle sale.

Au milieu de la cuisine, debout, deux femmes. L'une grande, droite, les cheveux teints en roux, vêtue d'une stricte robe noire ; autour de son cou, une longue chaîne en or massif avec au bout un camée. L'autre petite, légèrement bossue, les cheveux tout blancs, habillée d'une blouse grise, sale ; à ses pieds, des sabots boueux. Entre les deux femmes, assis sur un tabouret, l'homme, Saül le fermier.

Un coup d'œil suffit.

– Carmela, vite, la trousse d'urgence ! Dans la voiture, sur le siège.

Tout cyanosé, l'homme respire difficilement, bruyamment, par saccades. Les lèvres entrouvertes sont pleines d'écume. Les pieds nus, enflés, bleuâtres, reposent à même le carrelage. Dans les yeux exorbités, on ne lit aucune angoisse, aucune supplique.

– Depuis combien de temps n'a-t-il pas pris les médicaments ?

– Il a tout pris ! Comme c'est écrit sur le papier jaune de l'hôpital, me lance la grande femme, d'une voix tranchante.

Cela sonne comme une injure. Depuis que nous sommes entrés, elle est restée immobile, et fixe un point sur le mur au-dessus de ma tête.

Mon regard se pose sur la petite vieille, qui, elle, regarde obstinément ses sabots crasseux. Le silence qui s'installe alors lui fait lever la tête. D'un imperceptible mouvement, je ne sais si c'est des yeux ou des lèvres, elle me crie : « Non, il n'a rien pris ! »

Quelques instants ont suffi à Carmela pour revenir avec la trousse.

– Lasix, digoxine, morphine. Un centigramme. Ensemble. Morphine, un centigramme.

Le bref crissement de la lime sur le verre des ampoules a une tonalité bizarre, dans cette cuisine où l'on n'entend que la respiration bruyante de Saül. Le visage de Monty vire du blanc craie au gris souris. Autant il sait parler au malade, autant il supporte mal la maladie. Carmela me passe la seringue et le garrot, frictionne le pli du coude du coton imbibé d'alcool. Gestes brefs et précis. Je pique la veine,

Carmela relâche le garrot, j'injecte lentement. Petit à petit, la respiration de Saül devient moins saccadée, plus profonde ; le visage est moins violacé.

– Je vais vous prendre à l'hôpital, Saül. Vous ne pouvez pas rester ici.

Il lève la tête. Son regard me fixe intensément. Des paroles entrecoupées s'échappent de sa gorge :

– Non, plus jamais... jamais l'hospice. Elle a mis la Grisette... en pension.

– Ce n'était plus possible !

La voix de l'épicière est cette fois franchement agressive. « La petite – d'un mouvement de son menton pointu elle indique la fermière – s'occupe des trois vaches qui restent, du ménage, du manger. Moi je suis trop fatiguée pour m'occuper du cheval. Et puis, il faut que j'aille tous les jours à la banque, pour les affaires. D'ailleurs, on va tout vendre, on va faire une bonne affaire...

– Jamais, t'entends ! Jamais t'auras la ferme ! T'as voulu m'avoir quand j'étais gosse et tu ne m'as pas eu. Il a fallu que tu t' contentes de mon frère. Et c'te fois-ci, la ferme, tu l'auras pas non plus. J'ai fait un testament. J' la donne à la ville, pour qu'on y fasse un jardin de jeux pour les enfants. Tu m'as pris la Grisette ; la ferme, jamais !

L'injection a agi. La voix de Saül est à présent puissante, vibrante, métallique. Mais l'émotion a été trop forte : de grosses larmes coulent de ses yeux, abondantes, silencieuses, avec seulement de temps en temps un léger hoquet.

Un rictus de haine déforme le visage de l'épicière, un timide sourire de triomphe illumine celui de sa petite sœur.

\*\*\*

– Voilà le programme : matin et soir, une infirmière pour lui faire prendre ses médicaments et surveiller sa tension artérielle. Tous les deux jours, l'infirmier du service d'urologie viendra le laver, le doucher, et surveiller la sonde à demeure. Je le verrai une fois par semaine. Je demanderai au médecin traitant de lui rendre visite deux autres fois dans la semaine. Qu'en penses-tu, Carmela ?

– En ce qui me concerne, je ferai le nécessaire.

– Et toi, Monty ?

– C'est noté, pas d'objection.

\*\*\*

– D'où viens-tu, Monty ? Voilà deux heures qu'on te cherche partout.

- Nous avons pris, Carmela et moi, une ambulance équipée d'oxygène, et nous avons emmené le père Saül voir son cheval à Merkhavia<sup>2</sup> ; il est en pension là-bas.
- Tu ne vas tout de même pas t'imaginer que l'hôpital va payer le transport d'un malade pour rendre visite à un cheval !
- Les quatre-vingt-dix livres pour l'ambulance, c'est moi qui les ai payées au *Maquen David Adom*<sup>3</sup>. Toi, tu es médecin, tu comprends sans doute beaucoup de choses ; tu as su résoudre, temporairement, le problème de la maladie. Mais tu ne peux pas savoir ce que c'est qu'un cheval dans la vie d'un homme.

---

<sup>2</sup> Village coopératif.

<sup>3</sup> Équivalent de la Croix-Rouge.